



Déterritorialiser la littérature : herméneutique et mondialisation

Carlos F. Clamote Carreto

Universidade Nova de Lisboa/IELT, Portugal
ccarreto@fcsh.unl.pt

ORCID ID: 0000-0002-9931-0476

Reçu le 23-09-2019 / Évalué le 02-11-2019 / Accepté le 18-12-2019

Résumé

Cartographier le *roman* (comme langue et forme poétique) du Moyen Âge à la lumière de la mondialisation implique une déterritorialisation des concepts mêmes à travers lesquelles nous saisissons la spécificité de cette littérature, un déplacement constant du regard qui nous pousse à investir thèmes, motifs et notions structurantes du récit médiéval de nouvelles significations : double mouvement dont les enjeux poétiques, culturels et théoriques constituent un véritable défi pour les études littéraires.

Mots-clés : littérature-monde, poésie médiévale, *French Global Studies*, errance, merveilleux

Desterritorializar a literatura: hermenêutica e globalização

Resumo

Cartografar o *romance* (enquanto língua e forma poética) da Idade Média à luz da globalização implica uma desterritorialização dos próprios conceitos através dos quais procuramos apreender a especificidade desta literatura, uma mudança contante do/no olhar que nos convida a investir temas, motivos e noções estruturantes da narrativa medieval com novas significações: duplo movimento cujas implicações poéticas, culturais e teóricas constituem um autêntico desafio para os estudos literários.

Palavras-chave : literatura-mundo, poesia medieval, *French Global Studies*, errância, maravilhoso

Deterritorializing Literature: Hermeneutics and Globalization

Abstract

Mapping the medieval romance (as language and poetic form) in the perspective of globalization implies a deterritorialization of the very concepts through which we try to grasp the specificity of this literature and an effort to invest themes, *topoi*

and structuring notions of the medieval narrative with new meanings: a double shift whose poetic, cultural and theoretical issues are a real challenge for literary studies

Keywords : French Medieval Poetics and Language, *French Global Studies*, marvellous, *quête*

Penser et sentir en adoptant le point de vue des autres, personnes réelles ou personnages littéraires, est l'unique moyen de tendre vers l'universalité, et nous permet donc d'accomplir notre vocation [...] :

[...] construire une image cohérente du monde.

Todorov (2007 : 78).

Dépaysement critique : transferts, déplacements, anachronismes

En janvier 2017, paraissait aux Éditions du Seuil un ouvrage collectif à la fois provocateur, séduisant et polémique : une *Histoire mondiale de la France* dirigée par Patrick Boucheron, professeur au Collège de France. Organisée autour de 146 dates commentées par 122 auteurs, cette très longue histoire (à travers laquelle résonnent les intuitions pionnières de Michelet dans son *Histoire universelle*, de Lucien Febvre et de sa conception d'une civilisation française comme aboutissement d'un intense et ininterrompu métissage culturel exorbitant le cadre de ses frontières géographiques et politiques, ou celles encore de Fernand Braudel pour qui faire l'histoire de France n'a aucun sens si on ne l'inscrit pas dans l'histoire du monde), débutent dans « les entrailles de la terre » (Bon, 2017 : 19) à la rencontre des fresques de la grotte Chauvet créées par notre ancêtre direct, l'Homme de Cro-Magnon, un « métis par vocation » (Bon, 2017 : 22) et s'achèvent sur le retour du drapeau tricolore après la vague d'attentats qui frappe Paris. Elle se veut d'emblée « joyeusement polyphonique » (Boucheron, 2017 : 8) « de par sa conception pluraliste de l'histoire contre l'étrécissement identitaire qui domine aujourd'hui le débat politique » (Boucheron, 2017 : 7). Ce projet est parcouru par une triple ambition : politique et quelque peu pamphlétaire tout d'abord, dans la mesure où il souhaite faire éclater la logique traditionnelle d'un récit ancré dans l'illusion de la continuité chronologique. À cette « blessure narcissique » (*idem* : 11) infligée au discours conventionnel de l'histoire et à la fiction identitaire qui en émane, s'ajoute un défi éthique qui consiste à déplacer les frontières confortables entre le Même et l'Autre et à briser le miroir mimétique d'une apaisante et éternelle reconnaissance, en « dépays[ant] l'émotion de l'appartenance et [en] accueill[ant] l'étrange familiarité du lointain » [*Idem* : 8-9]. Mais l'enjeu majeur est sans aucun doute épistémologique, car il ne s'agit ici nullement d'écrire une

histoire alternative (comme on parle de « vérités alternatives ») de la France ou de révéler des faits absolument inédits et inexploités, mais simplement « d'écrire différemment la même histoire » (*Idem* : 12). Mais ce qui paraît simple est en fait lourd de conséquences, car « expliquer la France par le monde » (et non plus la France mondiale ou de la France dans le monde), « l'histoire d'une France qui s'explique avec le monde » (*Idem* : 12), consiste à déconstruire un récit mythique¹ et un mode de penser qui privilégie bifurcations, hybridations, hiatus et décalages d'une histoire en mouvement au détriment d'une organisation symétrique et hiérarchique des rapports.

Dès sa parution, le livre - un véritable succès éditorial dont le modèle finira par être repris dans plusieurs pays ou régions autonomes (notamment en Italie, en Allemagne et en Catalogne) - de manqua pas de lancer la polémique. Le contexte politique et idéologique y aidait sans doute, l'ouvrage ayant été préparé au printemps 2016, i.e., quand pointait déjà à l'horizon l'élection présidentielle de 2017 et la menace d'une nouvelle montée du Front National dont le discours s'inspire justement d'une conception nationaliste et patriotique de l'Histoire de France. Aussi attira-t-il de violentes critiques de la part de certains intellectuels conservateurs, comme Alain Finkielkraut de l'Académie Française qui y déplore « la sous-représentation de la grande culture française [...] et établit la liste des absents illustres, de Poussin à Ravel, de Rabelais à Proust, de Aron à Castoriadis. L'ouvrage est un 'bréviaire de la bien-pensance et de la soumission'. Ses auteurs, des 'fossoyeurs du grand héritage français', qui 'n'ont que l'Autre à la bouche et sous la plume²' ». Mais également d'un journaliste politique et essayiste comme Éric Zemmour qui publie un article particulièrement acerbe et provocateur dans *Le Figaro* du 19 janvier 2017 intitulé « *Histoire mondiale de la France* : dissoudre la France en 800 pages³ ». Du milieu universitaire, émerge la voix auctoriale de Pierre Nora, lui-même directeur d'un collectif qui avait profondément renouvelé l'historiographie française, *Les Lieux de la mémoire*, et pour qui cette *Histoire mondiale de la France*, peu convaincante, car incertaine, confuse et idéologiquement orientée, est avant tout une « performance » qui conduit à une « utilisation politique de l'histoire » que Patrick Boucheron finirait par « prendre en otage⁴ ».

Polémique à part, la démarche méthodologique et épistémologique de Patrick Boucheron dérange. Quant est-il du côté de la littérature ? Le concept de littérature-monde est loin d'être nouveau ou original, trouvant des échos lointains dans la notion de *weltliteratur* proposée par Goethe (idée - ou plutôt rêve prophétique - de l'avènement prochain d'une littérature universelle fondée sur les propriétés de la poésie communes à l'Humanité entière), mais également - du moins dans le cas français - dans ce nœud indissoluble qui lie, dès le XVI^e siècle, pouvoir

politique, culture et imaginaire de la langue, ambition universaliste et ancrage dans le national cimenté autour de textes fondateurs tels la *Défense et illustration de la langue française* de Joaquim Du Bellay (1547) ou le *De l'universalité de la langue française* de Riverol (1784). Plus récemment, signalons l'important essai de Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres* (1999), qui évoque les paradoxes de ce rêve d'universalité qui, en faisant de la langue un « lieu transnational » (Casanova, 1999 : 49), déréalise l'espace physique ou géographique (Paris, par exemple), ce qui a pour conséquence le fait de lui accorder une dimension fictionnelle et mythique qui ne le rend que plus désirable aux yeux des artistes étrangers.

Mais la notion ressurgit, plus forte, polémique et paradoxale que jamais, autour du manifeste signé par quarante-quatre auteurs de langue française venus de plusieurs coins du monde et publié dans le supplément *Le Monde des livres* du 16 mars 2007 : « Pour une littérature-monde en français⁵ ». Il ne s'agit, ni plus ni moins, que d'annoncer un changement de paradigme qui, mettant fin à la Francophonie (marquée par une pensée du centre et de l'universalité et ressentie comme un lieu astreignant doté d'une politique institutionnelle de langue qui tend au cloisonnement et à l'homogénéisation, etc.) se présente comme une seconde « révolution copernicienne ». On devine aisément les enjeux de ce manifeste et de l'ouvrage qui le relaye, en mai de la même année, sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud (2007) - *Pour une littérature-monde : abolir ou, du moins, dépasser⁶ ou déplacer, les frontières trop étroites et idéologiquement marquées de la francophonie ; briser la distinction institutionnelle, géographique et ethnocentrée, entre littérature française et littérature francophone ; multiplier les points de vues et les perspectives afin de faire éclater tout récit identitaire artificiellement homogène ; libérer la langue de son pacte archaïque avec la nation, i.e., dénationaliser la langue et déterritorialiser la littérature ; en finir avec les assignations catégorielles (thématiques et/ou formelles) qui façonnent le roman français, par exemple, dès les années 50 (Porra, 2010) et avec une pensée hiérarchique du centre et de la périphérie qui conduit à un comparatisme à sens unique (le jeu des influences) et à toutes sortes d'asymétries culturelles, économiques et identitaires.*

Mais on en devine également les pièges, paradoxes et contradictions, surtout dans un contexte de surmédiatisation des attaques à la francophonie (une notion assez floue et mouvante dont les auteurs ne partagent pas à l'évidence la même conception) aux enjeux bien souvent commerciaux⁷. À commencer, comme le souligne très finement Éloïse Brezault (2010 : 35-36) par le fait que « ce manifeste a été publié dans le supplément littéraire d'un grand journal - *Le Monde des livres* - et le recueil par la prestigieuse collection NRF de Galimard. Par l'entreprise de ces deux publications, le centre tant décrié récupère et unifie une nouvelle fois les fragments d'une identité plurielle au sein d'un dispositif qui demeure centralisé ».

Quant au statut (politique, littéraire et symbolique) de la langue qui parcourt entièrement l'ouvrage, les réflexions menées n'aboutissent jamais à annuler ou à inverser les asymétries (sans doute parce qu'elles sont insurmontables par nature) entre le centre et la périphérie, vu que, qu'on la prenne pour modèle dont on cherche à maîtriser les nuances et les subtilités, ou qu'on la transgresse ostensiblement pour en faire éclater les contours normatifs, le rapport hégémonique de force et les déséquilibres qui en résultent se maintiennent, voire, se renforcent. Révolution manquée ? Ou simple processus de changement de désignation qui, dans un contexte postcolonial et postmoderne sans cesse hanté par les fantasmes du déclin identitaire face au risque de l'homogénéisation, viserait simplement gommer (refouler) la *francophonie* comme signifiant chargé de résonnances ambiguës qui ne cesse de rouvrir des plaies mal cicatrisées ? Je ne prétends nullement nier les apports importants de cet ouvrage au débat sur les liens entre littérature et mondialisation : il aura eu au moins pour mérite, comme le souligne Véronique Pora (2010) « de médiatiser un certain dysfonctionnement du 'système littéraire francophone' ». Mon but est plutôt de chercher à dépasser la controverse et les impasses auxquels elle conduit inévitablement le discours critique.

Dans cette perspective, deux remarques s'imposent : d'une part, le fait que la polémique soit exclusivement centrée sur le versant de la création, c'est-à-dire des auteurs et de leur lien affectif et idéologique, parfois tendu et conflictuel, à une langue ; d'autre part, le fait qu'elle se circoncrive le plus souvent à la sphère contemporaine, la littérature-monde pouvant se définir somme toute d'après des critères et des propriétés semblables à celles que Gille Lipovetski et Jean Serroy (2008) appliquaient déjà au concept d'« hyperculture ». Pour rendre pleinement opératoire la notion de mondialisation, devenue particulièrement instable durant les dernières décennies et sans cesse déchirée entre un imaginaire utopique et un pensée dystopique, il faut d'une part élargir ou flexibiliser certaines bornes chronologiques trop rigide ment établies entre périodes historiques et littéraires et, d'autre part, décloisonner la notion de littérature-monde en l'ouvrant à la sphère du lecteur afin de la transformer, non plus en une arme idéologique ou politique, mais en outil herméneutique. Il s'agit, en sommes, de déterritorialiser non seulement la langue et la littérature, mais les concepts mêmes à travers lesquels on essaye de les saisir.

Herméneutique globalisante et GPS littéraire

Grégoire Polet (2007 : 125-134), un écrivain belge ayant participé à l'ouvrage collectif dirigé par Michel Le Bris et Jean Rouaud (2007) nous offre quelques pistes intéressantes lorsqu'il évoque la littérature-monde comme un « art compréhensif », « un art d'explorer le monde » où « la multitude et la circulation doivent prendre

corps dans tous les romans ». En référence à Magellan et à Mercator, la littérature se veut exploration (plus que voyage) et cartographie du monde. La métaphore est stimulante et riches d'implications théoriques qui résonnent surtout dans deux ouvrages collectifs dont l'ambition fut de renouveler en profondeur l'approche de l'histoire littéraire. Le premier en date est celui qu'ont dirigé Denier Hollier et Howard Bloch, *A New History of French Literature*, paru aux Etats-Unis en 1989 et publié chez Bordas en 1992 sous le titre *De la littérature française*, sa réception en France ayant été pour le moins discrète, voire hostile (l'ouvrage est passé au pilon deux ans après sa publication⁸). Le défi, extrêmement audace et innovateur, de ce projet est clair : il s'agit, d'une part, de rompre radicalement avec une longue et tenace tradition de l'histoire littéraire (de matrice positiviste et biographique⁹) marquée par une vision ethnocentrique et nationaliste de la littérature où le panthéon des œuvres et des auteurs canoniques incarnent (d'une façon plus ou moins enthousiaste ou dissimulée) l'esprit national dont l'éclat se reflète dans le génie de la langue : une langue pure, cristalline, aux contours parfaitement géométrique, voire arithmétiques, suivant le modèle poétique exalté par Du Bellay ou Boileau. Que l'on songe, par exemple, à *L'Histoire de la littérature française* de Gustave Lanson (1894) où le mot *nation* (avec ses diverses déclinaisons possibles - vie nationale, génie national, sentiment national, âme nationale, traditions nationales, héros national, etc.) apparaît, de par son extrême récurrence, comme une image obsédante qui scande les plus de mille pages dont se compose le volume. Beaucoup moins ouverte aux influences extérieures dont Lanson reconnaît l'importance au cœur de la création de ce « composé merveilleux » qu'est la nation française (Lanson, 1894 : 8), l'entreprise de Désiré Nisard (dont les trois volumes sont publiés entre 1844 et 1861) était, quant à elle, explicitement nationaliste et patriotique, fixant, dès les premières lignes, un lien indissoluble entre langue, nation et littérature (« L'histoire littéraire commence, pour ainsi dire, avec la nation elle-même, avec la langue. Elle ne cesse que le jour où la nation a disparu, où sa langue est devenue une langue morte » [Nisard, 1954 : 2]) et construisant un modèle linguistique et poétique dont la pureté prend ses racines à la Renaissance, le Moyen Âge étant ainsi relayé (contrairement à ce que fera Lanson qui reconnaît la valeur littéraire de cette période formatrice) à la sphère plus ou moins nébuleuse des origines imparfaite, balbutiantes et naïves de la littérature et de la langue (Nisard, *idem* : 8). Mais le projet de Denis Hollier et Howard Bloch va au-delà d'un distanciel critique face à une conception méta-narrative, identitaire et uniformisatrice de l'histoire littéraire. Bien avant le recueil organisé par Patrick Boucheron, il s'agissait déjà de remettre en cause un modèle linéaire de l'histoire littéraire, ainsi que les catégories, souvent problématiques et idéologiquement marquées (regroupements par périodes, pays et genres poétiques) sur lesquelles elle

repose et qui engendrent des hiérarchies asymétriques qui influence inévitablement le regard que l'on porte sur les textes. Il s'agissait, en sommes, de dissoudre ou de faire éclater toute espèce de frontière délimitant artificiellement les contours du phénomène littéraire dont la nature réside dans le mouvement, l'incessante circulation, l'échange, l'hybridation, le transfert incessant de formes, de thèmes, de motifs, de structures narratives, etc. Une littérature qui, tout en reconnaissant l'importance des points d'ancrages géographiques, linguistiques et identitaires, se veut une littérature sans frontières, une littérature « both lost and found in translation » (Hollier et Bloch, 1989 : 21). D'où la singulière organisation de ce volume (qui ne se réclame ni de la logique du dictionnaire ni de celle de l'encyclopédie) dont chaque entrée est une date mettant en scène soit un évènement fondateur, surtout du pont de vue culturel et symbolique, soit une problématique structurante qui en découle¹⁰, l'aventure débutant en 778 quand Roland meurt à Roncevaux et se prolongeant jusqu'en 1989, année du Bicentenaire de la Révolution Française qui ouvre sur une carte de la France moderne.

Le tournant épistémologique annoncé par cet ouvrage est d'autant plus révélateur qu'il part d'un regard (ou d'une multiplicité de regards) venu de l'extérieur (Outre-Atlantique) et porté par une langue autre souvent perçue comme rivale et menaçante (l'anglais). Un décentrement qui est, par conséquent, une déclaration politique doublée d'un distancement critique par rapport aux études littéraires de tradition française qui, depuis le XIX^e siècle surtout, n'ont de cesse de balancer entre Théorie et Histoire (pour reprendre la terminologie qu'Antoine Compagnon [2006] emprunte lui-même à Sainte-Beuve), i.e., entre texte et contexte. Ce schéma dichotomique est sans doute réducteur, n'incorporant aucune des multiples nuances apportées par le poststructuralisme, la mythocritique, la nouvelle philologie proposée par Bernard Cerquiglini (2007) ou les théories de la réception à travers ses nombreuses déclinaisons, de l'École de Constance (Wolfgang Iser, Hans-Robert Jauss) aux notions plus récentes de « communautés interprétatives » (Stanley Fish, 1980) ou de « communautés textuelles » (Brian Stock, 1983 : 88-240), par exemple. Il aura néanmoins l'avantage de nous faire sentir la situation paradoxale et peu confortable à laquelle l'objet littéraire s'est vu confronté tout au long du XX^e siècle, pris constamment en étau entre une spécialisation/autonomisation radicale et une dilution excessive dans le contexte que les études culturelles (de souche anglo-saxonne) n'ont fait qu'accentuer : deux attitudes critiques également réductrices qui conduisent à perdre de vue la nature et la vocation de l'objet littéraire. L'approche global ne réinvente certainement pas la roue, mais elle peut être l'occasion d'opérer des synthèses fécondes (et nécessaires) aussi bien du point de vue théorique qu'herméneutique.

Dans le sillage du recueil publié par Denis Hollier et Howard Bloch, paraît en 2010, toujours aux États-Unis, un nouvel ouvrage collectif dirigé par Christie McDonald et Susan Rubin Suleiman : *French Global. A New Approach to Literary History*, traduit en français et publié dans la collection Classiques Garnier en 2014. Les 28 articles qui le composent se regroupent autour de trois axes structurants toujours déclinés au pluriel (Espaces, Mobilités, Multiplicités). Il nous suffit de parcourir les titres des diverses contributions (du Moyen Âge à la littérature contemporaine) où se succèdent les images de l'Autre et de l'étrangeté, du globe, de la navigation, de la traversée, du transfert pour saisir l'ambition de ce projet : faire apparaître l'altérité au cœur même des œuvres les plus canoniques de la littérature « française » ; mettre en évidences les zones de tensions entre l'unité et l'hétérogénéité ; souligner les nombreux décalages entre l'espace littéraire et l'espace politique, la langue et son inscription géographique ; comprendre le local (ce qui fait la singularité de chaque expression poétique) par le global (la littérature comme système complexe où tous les éléments interagissent les uns avec les autres) ; privilégier, aussi bien dans les textes qu'à travers la façon dont ils surgissent au gré de la chronologie, une dynamique de la signification attentive davantage aux phénomènes d'hybridation, d'échange, de métissage et de disruption de tout ordre (formels, culturels, narratifs, symboliques) qu'à une logique de la continuité et de l'homogénéité. Une invitation, en sommes, à penser « la littérature française comme étrangère à elle-même, voire familièrement étrangère » (Bouju, 2015 : 8) et à parcourir l'histoire littéraire non plus avec un regard « surplombant, hexagonal et 'universaliste' » (Bouju, 2014 : 8), mais à travers un nouveau système de navigation (inspiré du modèle GPS, affirme ironiquement les auteures) qui permet à la fois de cartographier, en plein mouvement, ce vaste espace littéraire avec ses découpages, ses zones de confluences et de superpositions, ses reliefs et paysages toujours changeants, et de fournir au lecteur les instruments nécessaires pour s'y repérer (McDonald, Suleiman, 2010 : x).

Entre ancrage spatial et mouvement perpétuel, ce regard décentré et dépayçant sur les œuvres fait écho, de toute évidence, à une conception rhizomique de la littérature (Deleuze, Guattari : 1980 : 9-37) ancrée dans les principes de connexion, d'hétérogénéité, de multiplicité, de rupture assignifiante et de discontinuité. Bref, une littérature conçue comme dynamique constante de déterritorialisation et reterritorialisation, aux déplacements multilatéraux suivant une logique de la « pollinisation », pour reprendre la belle métaphore de Helena Carvalhão Buescu (2013 : 48)¹¹ ; une littérature perçue comme espace nomade, localisé mais non délimité, un espace « global relatif » (Deleuze, Guattari, 1980 : 38) avec sa latitude et sa longitude, mais sans frontières rigides ; une écriture qui n'est pas simplement

art de la signification, mais art d'« arpenter, cartographier, même des contrées à venir » (Deleuze, Guattari, 1980 : 11). Ce déplacement perpétuel du regard a, comme on pourra s'en douter, d'importantes implications (et applications) aussi bien du point de vue théorique que du point de vue herméneutique et éthique. En effet, il implique, de la part du lecteur, un constant repositionnement mental et conceptuel qui l'oblige à questionner les catégories et notions préétablies, voire cristallisées, par une longue tradition littéraire et critique, et à réinvestir thèmes, motifs, formes et structures poétiques avec de nouveaux signifiés au sein d'un vaste processus d'homonymisation. L'enjeu consiste, en un mot, à déterritorialiser concepts et images littéraires afin de les resémantiser.

Cette perspective nous invite, par exemple, à prendre plus au sérieux cette curieuse « image cachée dans le tapis » (Labbé, 1993 : 209) qu'est le *topos* littéraire que l'on se limite trop souvent à repérer et à répertorier, comme si l'acte de nommer et de classer permettait de régler confortablement la question du sens. Or, si l'on éloigne d'une conception purement typologique et ornementale de la rhétorique, nous sentons bien que le *lieu commun* - comme espace de la rencontre et de la re-connaissance par excellence - est une figure extrêmement paradoxale, dans la mesure où elle est à la fois l'emblème de la fixité qui assure la continuité d'une mémoire/tradition poétique qu'Ernst-Robert Curtius (1956) a jadis si minutieusement et magistralement étudiée dans son ouvrage classique publié en 1947, et de la mobilité, du déplacement constant. Figure aux anamorphoses multiples stimulées par son appropriation constante au gré des cultures et des contextes idéologiques différents, le *topos* est donc à la fois visage du Même et de l'Autre, de la familiarité et de la différence. Comme lieu de convergence de la parole et de l'image, du *mythos* et du *logos*, il se caractérise aussi par une remarquable densité sémantique, son efficacité symbolique et poétique s'expliquant justement par les diverses strates culturelles et narratives (fragments mythiques, mémoires intertextuelles), souvent d'origine géographique diverse, qui se superposent et se déploient au sein de l'image topique. L'analyse du lieu-commun encourage ainsi à une véritable archéologie (au sens foucaultien) du signe, semblable à celle que Georges Didi-Hubermann (2002, 2008) proposait pour l'image (qu'elle soit visuelle, poétique ou mentale) conçue comme lieu d'empreintes, matrice, archive, symptôme, survivance fantasmatique (cette fois au sens augustinien du terme) des profondeurs du temps, tension permanente, nœud gordien tissé d'anachronismes.

Mais adopter une posture décentrée sur la littérature implique également un certain relativisme (temporel et conceptuel) à l'égard de quelques nouveautés qui sont parfois aussi vieilles que le *Pont Neuf* de Paris, pour reprendre l'expression mordante de Thierry Dutour (2004 : 107) au sujet de la mondialisation. En voici

un exemple. Pour défendre la spécificité conceptuelle d'une littérature-monde en français, Michel Le Bris (2007 : 35) évoque la notion d'étrangeté, toute création impliquant, selon lui, « à un moment ou à un autre de se rendre étranger à soi-même », « l'écrivain [étant] celui-là même qui éprouve, écrivant, que toute langue, et d'abord la sienne, lui est étrangère - puisqu'il fait œuvre, précisément, de ce rapport d'étrangeté à la langue qu'il brise, réinvente continûment et rend vivante, du coup » (*idem* : 46). Cette étrangeté dans laquelle résonnent aussi bien les invectives de Proust (1965 : 127) contre Sainte-Beuve (l'activité scripturaire comme produit d'une *autre moi*) que le principe de dépersonnalisation chez T. S. Eliot (1920), est loin d'être un trait caractéristique des littératures francophones contemporaines. Il est même à l'origine de la poésie ou, du moins, d'une pensée sur la poésie. Que l'on songe à la fameuse définition aristotélicienne de l'expression poétique (*Poétique*, 58a18) dont la qualité se mesure à l'équilibre délicat entre « l'emploi de nom inhabituels » (le terme grec est *xenica*, i.e. l'étranger face au concitoyen - *politès*) - emprunts, métaphores, allongements - et l'utilisation de noms courant issus du langage ordinaire. Entre la platitude du banal et l'insolite de l'énigme (*ainigma*) poétique qui risque toutefois de tourner au charabia (*barbarismos*) incompréhensible, l'art poétique se définit, dès Aristote, comme territoire d'accueil de l'Autre, dialectique entre le Même et la Différence, Identité et Altérité, Reconnaissance et Étrangeté/Dissonance, Centre et Décentrement.

La dynamique du roman : éloge de l'impur

Le cas du Moyen Âge est lui aussi, à cet égard, particulièrement intéressant : non seulement parce que parler de mondialisation à cette époque relève, là encore, de l'anachronisme (mais toute lecture n'est pas anachronique ?), mais surtout parce que la littérature médiévale est sans doute celle qui a le plus souffert de la clôture idéologique et épistémologique (aussi bien territoriale que linguistique) imposée par une conception (néo)positiviste de l'histoire littéraire. Cartographier la « littérature » « française » du Moyen Âge¹² à la lumière de la mondialisation implique, là encore, une déterritorialisation des concepts mêmes à travers lesquelles nous saisissons la spécificité de cette poésie. Comme le remarquent Nathalie Koble et Mireille Séguy (2007 : 5-7) dans un article très suggestif, du fait qu'elle émane et soit constamment parcourue par la fluidité de la voix, qu'elle se caractérise par la mouvance (Zumthor, 1979) et le « plaisir de la variante » (Cerquiglini, 1989) qui fait de chaque adaptation, copie, interpolation, glose, traduction, réécriture et réappropriation un texte foncièrement singulier, la littérature du Moyen Âge est un des objet les plus instable et protéiforme qui soit, se plaçant, par nature et vocation, sous le signe de l'amalgame, du transfert, de la multiplicité, du décalage

constant (spatial et temporel), de la déterritorialisation. Concevoir l'œuvre médiévale (comme toute œuvre littéraire, sans doute) sous le prisme de son « impureté » - ou indiscipline - originelle implique, contrairement à la démarche romantique ou positiviste, que l'on adopte un regard critique lui-même décentré et déhiérarchisé, portant plus sur « le mouvement d'une *translatio* à fois culturelle, esthétique, politique et idéologique » (Koble et Séguy, 2007 : 7) que sur la fixité des formes et du sens ; plus sur la sédimentation dont elle procède et l'hétérogénéité ou la disruption qu'elle engendre que sur les effets de continuité ou d'uniformité (identitaire ou esthétique) qu'elle semble créer.

Qu'est-ce que cette démarche implique sur le plan méthodologique et herméneutique ? Si la mondialisation, conçue dans la longue durée¹³, est avant tout « une aventure urbaine » (Dutour, 2004 : 107) qui débute essentiellement entre le VIII^e et le IX^e siècle et se développe très rapidement à partir du XII^e siècle¹⁴, force est de constater que l'émergence et le développement de littérature en langue française à partir du XI^e siècle est consubstantiel à l'essor des grandes villes médiévales. Dans ces conditions, pourquoi la ville et ses multiples visages est-elle pratiquement absente du roman arthurien en vers du XII^e siècle alors qu'elle est omniprésente, à la même époque, aussi bien dans la chanson de geste (pourtant considérée comme plus conservatrice et monolithique) que le fabliau, le théâtre profane (notamment arrageois, tel le drame anonyme du XIII^e siècle *Courtois D'Arras*) ou encore le roman dit « gothique » ou « réaliste » cultivé au siècle suivant ? Est-il permis d'établir un lien d'isomorphisme entre imaginaire urbain et genres narratifs, entre dynamiques urbaines et logiques du récit au Moyen Âge ? Pourquoi le mythe du Graal émerge-t-il justement à cette époque sous le plume de Chrétien de Troyes ? Quel rapport analogique peut-on entrevoir entre signe monétaire et signe poétique, la figure du marchand et celle du jongleur/poète ?¹⁵ Dans son *Didascalicon* (II, 23) - ou *Art de lire* -, composé vers 1127, un traité qui procède à une profonde reconfiguration du savoir en revalorisant notamment l'importance des arts mécaniques au sein des Arts Libéraux, Hugues de Saint-Victor n'avait-il pas érigé la navigation (i.e., le commerce) au statut d'un véritable art rhétorique, le marchand devenant le double d'Hermès/Mercure ?

Le monde médiéval est loin d'être un univers clôt et statique. Voyageurs, pèlerins, commerçant, jongleurs, saltimbanques, étudiants, voleurs de chemins, ambassadeurs, guerriers, moines et théologiens circulent intensément sur les routes périlleuses du monde connu au mépris des frontières linguistiques, religieuses ou politiques. Et avec eux circulent également des objets (marchandises ou reliques), des mythes et des légendes, des coutumes, des fragments narratifs, des valeurs et des traditions poétiques venant d'horizons culturels distincts (substrat celte,

germanique, oriental, gréco-latin, régional, chrétien, etc.)¹⁶. Ce Moyen Âge qui permettait aux romantiques de rêver des origines authentiques des littératures nationales n'a rien d'une forme pure, homogène et ethnocentrique, l'histoire du roman médiéval racontant, au contraire, l'ascension triomphante d'un « bâtard conquérant » (Gingras, 2011). En effet, une vision satellitaire de ce genre narratif de saurait ignorer qu'avant de devenir une forme intrinsèquement liée à une problématique spécifique (où la quête de soi à travers l'aventure chevaleresque converge avec la quête de l'Autre à travers l'expérience de l'amour), le *roman* (dont l'aventure est aujourd'hui assez bien connu et balisée) est avant tout l'affirmation et la mise à distance d'une langue (langue maternelle, langue du désir) à travers la fiction. Cette puissante dynamique de la *translatio* qui est à l'origine du roman ne représente pas, comme on pourra aisément le deviner, un simple transfert linguistique : en brassant le passé et le présent, en adaptant des structures, images et motifs à la civilisation courtoise, elle se définit comme une véritable poétique du métissage, de la contamination, de l'entre-deux, d'une constante et féconde tension dialogique entre deux cultures et deux langues : le latin, langue de l'autorité, de la paternité textuelle, figuration symbolique de l'altérité, face à laquelle le roman s'émancipe tout en revendiquant une filiation dont elle puise prestige et légitimité.

Même si toute *translatio* possède un enjeu éminemment symbolique lié à la transmission du savoir (*translatio studii*) et du pouvoir (*translatio imperii*) suivant la trajectoire cosmique du soleil de l'Est vers l'Ouest¹⁷, elle ne représente pas moins une conception profondément délocalisée, déterritorialisée et dénationalisée d'une littérature qui a pour vocation de se dilater et de se déployer très rapidement bien au-delà des frontières spatiales et temporelles qui l'ont vu naître¹⁸. Cependant, ce ne sont pas seulement les fictions (dans leur matérialité manuscrite et vocale) qui circulent dans l'espace et le temps en tant qu'artéfacts précieux façonnant les contours d'une littérature et d'une civilisation. Aussi, une herméneutique globalisante nous invite-elle, aux côtés des questions liées à la nature et au statut du récit médiéval, à relire sous un angle différent (plus ouvert et décentré ou diffracté), certains motifs discrets - ou résiduels - dont ils se composent. En effet, outre les personnages (chevaliers, marchands, pèlerins, jongleurs, etc.), romans et chansons de geste mettent en scène une intense circulation d'objets (épées, heaumes, boucliers, lances, robes, étoffes précieuses, reliques), dont certains sont dotés de vertus sacrées et de pouvoirs magiques et dont la trajectoire parcourt diverses régions du globe, réunifiant des temporalités diffuses et dissociées et reliant des points ancrés dans une géographie connue à des espaces purement imaginés ou imaginaires. Le mouvement que décrit la circulation de l'épée (emblème de la fonction guerrière et double identitaire du héros) est particulièrement intéressant,

dans la mesure où il traduit une tension culturelle et intertextuelle constante entre le récit et ses sources légendaires. Que l'on songe, entre une pléiade d'exemples possibles, au rôle joué par cette figure tutélaire qu'est Galan dans le poème provençal *Ronsasvals* (une parodie épique) ou dans la *Chevalerie Ogier*, le forgeron dans lequel miroite le personnage de Völund de la mythologie nordique ou celui Vulcain/Héphaïstos du panthéon gréco-latin, et qui est à l'origine de la création de l'épée incassable de Roland, Durandal, et d'Ogier le Danois. Qu'elle ait été dérobée, achetée et vendue ou offerte ; qu'elle ait fait l'objet d'une quelconque transaction (monétaire ou symbolique) ou qu'elle émerge miraculeusement des entrailles de la terre ou du fond d'un lac, la *translatio* de l'épée dessine ainsi une trajectoire subliminaire qui creuse, infléchit, voire contredit, le *sens* du récit principal et dote le héros d'une identité narrative (pour reprendre un concept ricœurien [Ricoeur, 1990 : 137-166] particulièrement fécond dans ce contexte), culturelle et symbolique complexe, voire paradoxale, dans la mesure où elle intègre désormais l'Autre, le lointain et la différence.

Ainsi, contrairement à l'image tenace ancrée dans une conception territorialisée de la littérature française, la fiction médiévale évoque, à travers cette singulière *koiné* qu'est le roman (comme langue et forme poétique) dès le début du XII^e siècle (Gingras, 2011 : 58), une activité créatrice qui émerge et se ressource dans un cadre géopolitique transfrontalier, plurilingue et multiculturel (Gingras, 2001 ; 96-1118 ; Campbell, 2010 : 179-192), ce qui introduit nécessairement un rapport asymétrique entre langue, littérature, identité et espace. Si, au sein de la hiérarchie symbolique des langues, le latin apparaît toujours, aux côtés de l'hébreu et du grec, comme la langue sacrée par excellence, langue du paradis d'où émane *l'auctoritas*, le français, langue fluide et délectable¹⁹, s'érige néanmoins peu à peu au statut de langue élue (Cerquiglini-Toulet, 2010), langue de la rédemption, de l'unité dans la diversité, contre le spectre de l'homogénéisation (ou de l'uniformisation) représenté par l'image de Babel.

Je tiens finalement évoquer deux thèmes structurants - qui sont aussi deux concepts opératoires - du roman médiéval (du roman arthurien, tout particulièrement) qu'un regard décentré sur la littérature ne saurait oublier, dans la mesure où ils sont l'expression par excellence d'une ouverture sur le monde et sur l'inconnu : la notion de *quête*, liée à l'errance chevaleresque, et celle de *merveille*, à travers lesquelles le roman transcende son statut de structure narrative et sémantique spécifique pour s'ériger en *forma mentis*, i.e., en véritable mode de pensée. Commençons par la notion de *quête*. Face à la chanson de geste ancrée dans un paradigme de la commémoration et une poétique de la reconnaissance impliquant une certaine circularité spatiale et temporelle où l'Autre et la Différence

finissent toujours par être, tôt ou tard, absorbés ou neutralisés par le Même, le roman apparaît comme ouverture totale face à l'inconnu. À travers l'aventure comme quête individuelle et identitaire, profondément initiatique (contrairement à la trajectoire collective, prédéterminée et pré-orientée, du héros épique), le roman arthurien se revêt d'une nature essentiellement viatique et, par conséquent, ouverte sur le monde.

Entre le départ du chevalier et sa destinée incertaine, ce n'est pas seulement l'identité (littéraire et ontologique) du personnage qui est progressivement redéfinie. C'est aussi - et surtout peut-être - toute une conception du signe poétique et du récit qui s'en trouve reconfigurée. À travers la notion de quête, le roman médiéval fait du décentrement la condition première et paradoxale de la construction de l'identité (Zumthor, 1993 : 201-226). Et c'est probablement parce qu'il transmet une vision plurielle, complexe, incertaine et dialectisée du rapport de l'homme au monde, que ce genre narratif n'est pas seulement l'une des plus grandes réalisations esthétiques de l'Occident médiéval, mais « un des principes d'ordonnement de celui-ci » (Stanesco, Zink, 1992 : 6), destiné, et ceci malgré ou grâce à sa plasticité même, à une extraordinaire stabilité formelle et sémantique qui fera de lui une forme poétique à vocation globale.

Si la *quête* exprime le désir de l'inconnu, la *merveille* en est la manifestation par excellence, désignant (sans toutefois pouvoir en nommer la cause) le désœuvrement ressenti face à un sens qui se dérobe sans cesse²⁰. Contrairement au miracle (qui scande la chanson de geste ou l'hagiographie) dont la raison divine constitue un horizon exégétique autosuffisant et stable, le merveilleux est disruption, éblouissement, rupture d'un ordre symbolique qui devient momentanément incompréhensible ; pur signifiant sans signifié disponible ; irruption soudaine d'un phénomène qui troue la langue. Pour mieux comprendre la nature du merveilleux au Moyen Âge, tournons-nous vers un autre lettré qui a vécu dans la transition entre le XII^e et le XIII^e siècle, issu lui aussi des îles britanniques et qui était présence habituelle à la cour des rois d'Angleterre, notamment d'Henri II Plantagenêt : Gervais de Tilbury, auteur des *Otia imperialia* (ou «Divertissements pour un Empereur»), composées entre 1209 et 1214, une œuvre encyclopédique assez singulière et de nature presque ethnologique, dans la mesure où elle prétend recueillir *toutes* les merveilles du monde, puisant aussi bien dans les traditions orales que dans les sources savantes. C'est dans le prologue de la troisième partie de nous trouvons l'une des plus limpides distinctions entre la merveille et le miracle, deux notions qu'un siècle auparavant encore un illustre théologien comme Pierre le Vénérable (*De miraculis*) employait indistinctement :

Deux choses en proviennent [des nouveautés], les miracles et les merveilles, qui ont les uns et les autres pour fin l'émerveillement. Pour miracles, nous entendons plus habituellement les faits n'obéissant pas à la nature, que nous attribuons à la toute-puissance divine : par exemple une vierge qui enfante, Lazare qui ressuscite, des membres infirmes dont on retrouve l'usage. Par merveille, nous entendons ce qui échappe à notre compréhension, bien que naturel : ce qui fait la merveille, c'est notre impuissance à rendre compte de la cause d'un phénomène (Tilbury, 2004 : 20).

Exorcisant le spectre de la fable, de plus en plus associée aux méandres sinueux et trompeurs de l'oralité, Gervais de Tilbury aborde le merveilleux sous une double logique qui est à la fois rationnelle et ouverture à l'inconnu, désir objectif de connaissance et éblouissement face à toutes ces énigmes de la nature qui défient obstinément notre capacité herméneutique. Mais, chose plus remarquable encore, chez Gervais de Tilbury, le merveilleux n'est pas simplement un spectacle extérieur qui s'offre au regard à travers une description objective des phénomènes. Il est le produit même de l'activité transformatrice du récit qui actualise et reconfigure sans cesse le réel :

Et puisque l'esprit humain est toujours plus avide d'entendre et de récolter du neuf, il sera nécessaire de transformer les faits les plus anciens en nouveautés (novitates), les phénomènes naturels en merveilles, et les choses tout à fait banales en choses inouïes (Gervais, 2004 : 19-20).

Le principe de la nouveauté (Stanesco, 1990) ne participe donc plus seulement d'une logique de la révélation, témoignant d'une extrême disponibilité à accueillir la Différence (comme c'est encore le cas dans le roman arthurien), mais d'un renouvellement du regard qui, à travers l'alchimie du récit, investit le monde connu d'une signification inédite.

C'est cette même conception à la fois cognitive et narrative de la merveille comme relecture et réécriture du monde, associée à un l'esprit d'exploration de plus en plus systématique de l'univers, qui réunit, à partir du premier quart du XIII^e siècle, sous un même principe épistémologique, l'émergence du roman en prose, de la fiction allégorique, du roman dit « réaliste » ou « gothique » entièrement parcouru par les motifs liés à l'imaginaire urbain et marqué par un distanciation systématique face au merveilleux de type arthurien, de la formation des grands cycles narratifs (épiques et romanesques), des encyclopédies et des sommes théologiques. Bref, tout un univers textuel entièrement traversé par une parole envahissante qui cherche à interroger, à scruter, à ranger et à révéler les secrets de l'homme et du monde dans leur totalité, élargissant ainsi les frontières de la connaissance²¹.

Mais c'est également ce sens de la merveille, enrichie, tout au long des XIII^e et XIV^e siècles, des apports du rationalisme aristotélicien et d'une revalorisation théologique du concept de *curiositas*²², qui stimule le développement des récits de voyages de toute sorte (voyages réels ou purement livresques, commerciaux, de pèlerinage, à des fins diplomatiques ou géographiques, les frontières entre les divers registres étant souvent très floues), désignés justement par le terme de *mirabilia* : *Mirabilia descripta* (circa 1330) de Jourdain de Cathala, *Itinerarium ad partes orientales* (1253) de Guillaume de Rubrouck, *Le Livre des merveilles du monde* de Jean de Mandeville, composé en anglo-normand entre 1357 et 1371, ou encore le fameux *Devisement du monde* que Marco Polo, alors prisonnier à Gênes, aurait dicté en 1295 à un certain Rusticien de Pise qui n'est autre que le célèbre compilateur de la matière arthurienne. Sans exclure Christophe Colomb, l'inventeur (au sens rhétorique et médiéval du terme) de l'Ouest (ouverture spatiale qui n'est autre qu'un accomplissement de la dynamique de *translatio*), si souvent considéré comme le pionnier d'une mondialisation qui inaugurerait, avec les Découvertes, une période historique et civilisationnelle (la Renaissance) qui n'est pas si nouvelle que ça dans la mesure où elle s'inscrit pleinement dans cet imaginaire médiéval de la merveille, sa bibliothèque personnelle (West, 1992) montrant d'ailleurs qu'il était un lecteur assidu de l'*Imago mundi* (circa 1410) de Pierre d'Ailly, mais aussi du *Livre des merveilles* et du *Devisement du monde*.

À travers ces quelques exemples, nous devinons à nouveau quels sont les principaux enjeux et défi impliqués dans une telle démarche soucieuse de suivre mouvements et glissements qui accompagnent, en amont et en aval, le texte tout en ébranlant en profondeur sa structure : écorcher la surface trompeusement lisse et homogène l'histoire littéraire et des récits eux-mêmes pour y introduire la discontinuité et la contradiction (voire, la *contrediction*), transposer les bornes des frontières nationales et déterritorialiser la littérature, diffracter le temps afin de penser le phénomène littéraire et ses composantes sur la longue durée, décloisonner les concepts et la façon dont nous les pensons. Encore et toujours.

Bibliographie

- Apter, E. 2006. *The Translation Zone. The New Comparative Literature*. Princeton : Princeton University Press.
- Aristote. 1980. *La Poétique*. Texte grec avec traduction et notes par R. Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot. Paris : Seuil.
- Bertrand, J.-P., Biron, M., Denis, B., Grutman, R. (dir.) (2003). *Histoire de la littérature belge francophone. 1830-2000*. Paris : Fayard.
- Bon, F. 2017. « 34 000 avant J.-C. Inventer le monde dans les entrailles de la terre ». In : P. Boucheron (dir.), *Histoire mondiale de la France*. Paris : Seuil, p. 19-23.
- Boucheron, P. (dir.) 2017. *Histoire mondiale de la France*. Paris : Seuil.

- Bouju, E. 2014. « Avant-propos. Pourquoi “French Global”, ici, maintenant ? ». In : C. McDonald et S. R. Suleiman (dir.), *French Global. Une nouvelle perspective sur l'histoire littéraire*. Paris : Classiques Garnier, p. 7-9.
- Brezault, É. 2010. « Les enjeux du manifeste *Pour une littérature-monde* ». *Études littéraires africaines*, 29, p. 35-43.
- Bruneto Latini. 1988. *Li Livre dou Tresor*. Ed. critique F. Carmody. Genève : Slatkine Reprints.
- Buescu, H. C. 2013. *Experiência do incomum e boa vizinhança. Literatura Comparada e Literatura-Mundo*. Porto : Porto Editora.
- Campbell, K. 2014. « Speaking the Other. Constructing Frenchness in Medieval England ». In: C. McDonald & S. R. Suleiman (dir.), *French Global. A New Approach to Literary History*. New York : Columbia University Press, p. 179-192.
- Carreto, C. 2014. *Contez, vous qui savez de nombre... Imaginaire marchand et économie du récit au Moyen Âge*. Paris : Champion.
- Casanova, P. 1999. *La République mondiale des lettres*. Paris : Seuil.
- Cerquiglini, B. 1987. *Éloge de la variante : histoire critique de la philologie*. Paris : Seuil.
- Cerquiglini, B. 2007. « Une nouvelle philologie ? » : <http://magyar-rodalom.elte.hu/colloquia/000601/cerq.htm>
- Cerquiglini-Toulet, J. 2010. « Language, Literature, and Identity in the Middle Ages ». In: C. McDonald, S. R. Suleiman (dir.), *French Global. A New Approach to Literary History*. New York : Columbia University Press, p. 339-351.
- Compagnon, A. 2006. « La littérature, pour quoi faire ? » Leçon inaugurale prononcée le jeudi 30 novembre 2006 [en ligne] : <https://books.openedition.org/cdf/524> [consulté de 26 juin 2019].
- Curtius, E.-R. 1986. *La Littérature européenne et le Moyen âge latin*. Paris: PUF.
- Damerosh, D. 2003. *What is world Literature?* Princeton: Princeton University Press.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1980. *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille Plateaux*. Paris : Minuit.
- Didi-Huberman, G. 2002. *L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*. Paris : Les Édition de Minuit.
- Didi-Huberman, G. 2008. *La Ressemblance par contact*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Dubost, F. 1991. *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale, XIIe-XIIIe siècles : L'autre, l'ailleurs, l'autrefois*. Paris : Champion.
- Dubost, F. 2016. *La Merveille médiévale*. Paris : Champion.
- Dutour, T. 2004. « La mondialisation, une aventure urbaine. Du Moyen Âge au ‘Globalblabla’ ». *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 81, p. 107-117.
- Eliot, T. S. (1919). « Tradition and the Individual Talent ». In: *The Sacred Wood. Essays on poetry and criticism*. Londres : Methuen, Co. Ltd., p. 42-53.
- Fish, S. 1980. *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*. Cambridge/Londres : Harvard University Press.
- Gingras, F. 2011. *Le Bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*. Paris : Champion.
- Glissant, E. 1997. *Traité du Tout-monde*. Paris : NRF-Gallimard.
- Hollier, D., Bloch, H. (dir.) 1989. *A New History of French Literature*. Cambridge: Harvard University Press.
- Huggan, G. 2001. *The Postcolonial Exotic: Marketing the Margins*. New York : Routledge.
- Koble, N., Séguéy M. 2007. « L'audace d'être médiéviste », *Littérature*, 148, p. 3-9.
- Koble, N., Séguéy, M. (dir.) 2009. *Passé présent. Le Moyen Âge dans les fictions contemporaines*. Paris : Éditions Rue d'Ulm.
- Lanson, G. 1894. *Histoire de la littérature française*. Paris : Hachette.

- Labbé, A. 1993. « De la cuisine à la salle : la topographie d'Aliscans et l'évolution du personnage de Rainouart ». In : J. Dufournet (dir.). *Mourir aux Aliscans. Aliscans et la légende de Guillaume d'Orange*. Paris : Champion, p. 209-225.
- Le Bris, M., Rouaud, J. (dir.) 2007. *Pour une littérature-monde*. Paris : NRF-Gallimard.
- Le Goff, J. 2014. *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?* Paris : Seuil.
- Lipovetsky, G., Serroy, J. 2008. *La Culture-monde : réponse à une société désorientée*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Lodén, S., Obry, V. 2019. *L'Expérience des frontières et les littératures de l'Europe médiévale*. Paris: Champion.
- McDonald, C., Suleiman, S. R. (dir.) 2010. *French Global. A New Approach to Literary History*. New York : Columbia University Press.
- Nisard, D. 1954. *Histoire de la littérature française*. Vol. I. Paris : Librairie de Firmin Didot Frères.
- Polet, G. 2007. « L'atlas du monde ». In : M. Le Bris et J. Rouaud (dir.). *Pour une littérature-monde*. Paris : NRF-Gallimard, p. 125-134.
- Porra, V. 2010. « Malaise dans la littérature-monde (en français) : de la reprise des discours aux paradoxes de l'énonciation », *Recherches & Travaux* [En ligne], 76 | 2010, mis en ligne le 30 janvier 2012, consulté le 25 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/411>.
- Proust, M. 1965. *Contre Sainte-Beuve*. Paris : Gallimard.
- Saint-Victor, Hugues de. 1991. *L'Art de lire. Didascalicon*. Trad. M. Lemoine. Paris : Cerf.
- Stanescu, M. 1990. « À l'origine du roman : le principe esthétique de la nouveauté comme tournant du discours littéraire ». In : D. Poirion (dir.). *Styles et valeurs. Pour une histoire de l'art littéraire au Moyen Âge*. Paris : SEDES, 1990, p. 141-165.
- Stanescu, M., Zink, M. 1992. *Histoire européenne du roman médiéval. Esquisse et perspectives*. Paris : PUF.
- Stock, B. 1983. *The Implications of Literacy: Written Language and Models of Interpretation in the Eleventh and Twelfth Centuries*. Princeton : Princeton University Press.
- Tilbury, Gervais de. 2004. *Le Livre des Merveilles*. Trad. Annie Duchesne. Paris : Les Belles Lettres.
- Todorov, T. 2007. *La Littérature en péril*. Paris : Flammarion.
- Weldwachter, N. 2012. « La littérature-monde en français, au-delà de la francophonie ? ». In : N. Veldwachter (dir.). *Littérature francophone et mondialisation*. Paris : Editions Karthala, 2012, p. 91-165.
- West, D. C. 1992. « Library of Columbus ». In : S. A. Bedini (dir.). *The Christopher Columbus Encyclopedia*. Vol. I. Simon & Schuster Inc., p. 420-423.
- Wolfzettel, F. 1996. *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*. Paris : PUF.
- Zumthor, P. 1979. *Essai de poétique médiévale*. Paris : Seuil.
- Zumthor, P. 1987. *La Lettre et la voix. De la « littérature » médiévale*. Paris : Seuil.
- Zumthor, P. 1993. *La Mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*. Paris : Seuil.

Notes

1. En effet, l'ouvrage a pour but de produire un caléidoscope narratif dont la trame n'est « ni linéaire ni orientée et n'a ni commencement ni fin » (Boucheron, 2017 : 12), son principe d'organisation se plaçant ainsi clairement aux antipodes de la notion aristotélicienne de *mythos*.
2. <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20170201.OBS4717/histoire-mondiale-de-la-france-le-livre-qui-exaspere-finkielkraut-zemmour-et-cie.html> [consulté le 25 juin 2019].
3. <http://www.lefigaro.fr/vox/histoire/2017/01/18/31005-20170118ARTFIG00354-eric-zemmour-dissoudre-la-france-en-800-pages.php> [consulté le 25 juin 2019].
4. L'article de P. Nora (« *Histoire mondiale de la France* : Pierre Nora répond à Patrick Boucheron ») publié dans le *Nouvel Observateur* du 29 mars 2017 est disponible en ligne sur <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20170328.OBS7228/histoire-mondiale-de-la-france-pierre-nora-repond-a-patrick-boucheron.html> [consulté le 25 juin 2019].
5. https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html [consulté le 25 juin 2019]. Quelques années auparavant (1997), E. Glissant avait déjà publié *Le Traité du Tout-monde* : « J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la «vision» que nous en avons ».
6. Voir N. Velwachter (2012 : 91-165) et É. Brezault (2010 : 35-43).
7. Voir G. Huggan (2001).
8. Si ce projet réformateur, fortement influencé par le *French Criticism* (i.e., la réception et la transformation du poststructuralisme français aux Etats-Unis), a eu une faible résonance en France et en Europe, il a cependant inspiré une *Histoire de la littérature belge francophone* dirigée par J.-P. Bertrand, M. Biron et D. Benoît (2003).
9. « L'étude de la littérature ne saurait se passer aujourd'hui d'érudition : un certain nombre de connaissances exactes, positives, sont nécessaires pour asseoir et guider nos jugements [...]. Mais il ne faut pas perdre de vue deux choses : l'histoire littéraire a pour objet la description des individualités » (Lanson, 1894 : vii).
10. Quelques exemples: *1215, November: The Impact of Christian Doctrine*; *1401, St. Valentine's Day: Trials of Eros*; *1542: The Neoplatonic Debate*; *1627: The Age of the Technician*; *1651: Cultural Life outside Paris*; *1674: On the Sublime, Infinity, Je Ne Sais Quoi*; *1788: Civil Rights and the Wrongs of Women*; *1835: Dialogues with the Muse 1874: Haute Couture and Haute Culture*; *1914-1918: Visions of Death and Dissolution*; *1968, February: Francophonie and Independence*.
11. Voir également E. Apter (2006) et D. Damrosch (2003).
12. Les guillemets s'expliquent par le fait que tous les termes de cette désignation sont extrêmement problématiques : en effet, outre la question du flottement temporel et du décalage constant entre langue et territoire que nous commenterons par la suite, comment parler de littérature (i.e., un art ancré dans le domaine de la lettre, de la scripturalité) à une époque où l'activité poétique vit, en amont et en aval de sa matérialité manuscrite, en étroite symbiose avec la voix (Zumthor, 1987).
13. Sur ce concept et le regard critique qu'il implique sur le découpage habituel des périodes historiques, voir Le Goff (2014).
14. Ce qui engendre, au sein de la structure et de l'imaginaire du féodalisme, de nouvelles dynamiques d'échange (à l'échelle internationale y compris) qui intensifient la circulation des hommes et des objets dans l'espace et reconfigure en profondeur les logiques du désir ainsi que les relations de pouvoir et les rapports sociaux, de plus en plus médiatisés par ce fascinant et redoutable signe que devient l'argent.
15. Voir à ce sujet nos réflexions (Carreto, 2014).
16. Voir la récente publication dirigée par S. Lodén et V. Obyr (2019).

17. Le premier auteur à théoriser le rapport d'isomorphisme entre ces deux types de translations fut l'Évêque Otto von Freising dans son *Historia de Duabus Civitatibus* (circa 1144-1146). Elle fut reprise par la suite par de nombreux auteurs, l'un des passages les plus connus étant sans doute le prologue de Chrétien de Troyes à son deuxième roman, *Cligès* (circa 1176).

18. Voir Stanesco et Zink (1992).

19. Voir la célèbre affirmation qui inaugure *Li livres dou tresor* (I, 1, 7) de Brunetto Latini.

20. Voir les études incontournables de F. Dubost (1991, 2016).

21. Dans toutes ces réalisations littéraires, artistiques ou philosophiques, « il semble que le discours tente de s'amplifier jusqu'aux frontières d'un monde dont on commence à entrevoir l'immensité » (Zumthor. 1993 : 381-382).

22. C'est notamment le cas chez Albert le Grand pour qui la curiosité n'est plus simple source de concupiscence ou de dispersion, mais une admirable faculté qui stimule l'expérience et guide l'homme dans sa quête de la vérité (Wolfzettel, 1996 : 20).